

CHAPITRE IV

A l'orée de la forêt, les champs s'élargissent à perte de vue et forment comme un gigantesque échiquier où les carrés de millet alternent avec les carrés d'arachides, de haricots, de patates douces. Mais ce qui surtout s'est approprié le paysage, ce sont les cultures de maïs dont les très hauts épis verts font comme autant de bouquets mystérieux.

Udinji, — sa corbeille déposée au bord de l'étroit sentier, — circule lentement entre les goliards de maïs, arrachant d'un coup sec les épis qu'elle rassemble dans son pagne relevé. A tout instant, sous ses pas, un vol de colibris s'effare; des ventres rouges, des ailes vertes, prennent la fuite au milieu de petits sifflements éperdus.

Udinji déversait sa récolte dans sa longue

manne quand, à deux pas, parmi les fleurs jaunes d'un plan d'arachides, un furieux battement d'ailes l'attira : une pauvre mère perdrix, toute balourde, peut-être un peu grise, happée à la patte par un rat énorme, se démenait désespérément, sans un cri, ses yeux ronds agrandis d'épouvante. Le rat, tassé le plus possible contre le sol, les griffes cramponnées, gardait une immobilité de marbre, les dents rivées à la patte du pauvre oiseau avec cet entêtement obtus des animaux qui se sont attaqués à une proie trop grosse pour eux et demeurent naïf prisonnier de leur victime, sans profit, à la merci d'un troisième larron.

Le troisième larron fut en l'occurrence *Udinji*, laquelle assomma le rat avec sa houe ; la bête mourut du premier coup, se renversa dans les arachides à fleurs jaunes, son ventre gris au soleil, cependant que la perdrix dans une débandade affolée prenait la fuite, de petites gouttes de sang tombant de sa patte blessée.

Maintenant Udinji assise au bord du chemin, s'occupe à déshabiller les épis de leur enveloppe; son geste expert écarte les longues feuilles vertes, les rassemble autour du pédoncule, d'une torsion détache l'épi; et les grains d'or apparaissent, gonflés d'huile et de fécule nourrissante, étroitement juxtaposés dans les alvéoles d'un lit d'ouate.

Or, tandis que machinalement vont agissant les petites mains d'Udinji, son imagination vagabonde, chevauche les apocalyptiques coursiers du Rêve, cueille aux pays inconnus du Lointain les fleurs blanches et rouges qui donnent bonheur et richesse; et monte à ses lèvres une chanson, peut-être entendue, peut-être inventée, une chanson très monotone dont le rythme de mélopée alourdit les ailes des mots.

— Dans le pays en arrière,
Dorment des caisses,
des caisses de perles, d'étoffes blanches,
d'étoffes bleues, d'étoffes jaunes, —
Dans le pays en arrière!

Le blanc du pays en arrière
Arrivera avec les caisses,
les caisses de perles, d'étoffes blanches,
d'étoffes bleues, d'étoffes jaunes, —
Le blanc du pays en arrière arrivera.

Le blanc du pays en arrière
Donnera à Udinji
les caisses de perles, d'étoffes blanches,
d'étoffes bleues, d'étoffes jaunes, —
Le blanc du pays en arrière
donnera à Udinji!... —

La voix de la jeune fille résonne étrangement; car une grande paix tout doucement commence à tomber sur la nature. Les perroquets, le merle, les mille insectes se sont tus, et seul, par instants, au fond de la forêt qui se peuple d'ombre, le foliot-tocol égrène des gammes assourdies. L'azur du ciel pâlit, se dégrade en teintes de plus en plus blanches; il flotte un moutonnement de petits nuages qui vont s'accumulant là-bas, au-dessus de la rivière qu'on devine couler derrière la profonde galerie d'arbres qui ferme l'horizon.

Peu à peu se sont éteints les rayons du soleil ; voici que l'astre n'est plus qu'un large disque sans rayonnement, sa robe cardinale s'estompe de grisaille. Il tombe de cet ensommeillement royal une mélancolie mystique qui fait se recroqueviller l'âme des choses, dans le geste instinctif d'une auto-protection contre le froid et contre la nuit. Des oiseaux attardés coupent l'air d'un vol hâtif, se perdent derrière les hauts arbres recueillis qui tremblent sous la brise. La voix grave d'un tambour arrive du village, enflée par tous les échos du soir ; quelque part, là-bas, une brebis bêle interminablement.

Or, le globe du soleil commence à descendre d'une marche rapide ; au-dessus des cimes de la forêt, comme accroché aux feuilles d'un palmier, il effectue un temps d'arrêt et un spasme de vie semble le rallumer ; puis soudain, le fil céleste rompu, l'astre tombe d'une fois derrière le bois sombre, dans le noir des taillis et des fourrés, — et s'éteint.

...Udinji se retourna avec un sursaut et

eut tout d'abord l'impression d'une épaisse obscurité autour d'elle... Hâtive, elle ramassa sa manne, le rat tué qu'elle enveloppa précieusement de feuilles, resserra frileusement son pagne; déjà elle marchait vers le *boma* noyé de nuit.

Le soleil à peine disparu, il semble qu'un invisible chef d'orchestre ait donné le branle au chœur des voix nocturnes; un lion rugit au loin, par appels brefs; à peine s'est-il tu, une hyène et un chacal mêlent comme en duo leur sinistre clameur geignante de détrousseurs de cadavres. Mille insectes entament un concert sans fin, grillons, criquets, prieresses, sauterelles; les moustiques coupent l'air d'un vol éperdu, aux zézayantes vibrations; les lucioles promènent parmi les hautes herbes processionnellement leurs lanternes. Et ce branle-bas d'animaux est si puissant et autoritaire qu'il semble confusément que l'homme ait abdiqué de la nature.

— Udingi marche vite, mécontente de soi-même, avec une appréhension des coups qui

l'attendent pour sa rentrée tardive; car la *Mukalingué Mwadi* ne badine pas quant au protocole : fille de chef, il est interdit à Udinji d'être dehors après le coucher du soleil... Et une hantise de la voix aigre de sa mère, de la main justicière d'autant plus lourde que la coupable est plus merveilleusement belle, — une hantise alourdit le cœur de la jeune fille.

Dans le clair-obscur du ciel brûlent des myriades d'étoiles; la placide face rose de la lune semble jeter sur la paisible détente du monde, un maternel regard attendri. Une clarté blanche drape les choses, noyant les détails, ne laissant plus ou moins paraître que la grande ligne des contours. Même il semble que des lois mystérieuses procèdent à une transformation fantasmagorique de certains corps; un hibou passe, dont les ailes lourdes sont immenses.

L'âme d'Udinji s'abandonne à une terreur superstitieuse qui s'accroît à la traversée du pont branlant, au-dessus du fossé du *boma*.

L'ombre insondable endormie au fond de ce fossé recèle comme une menace qui met une hâte aux pas de la retardataire. Mais voici le site familier, les cases noires perdues sous les arbres et où déjà l'on dirait tout ensommeillé; par dessus la clôture du *lupangu*, une voix de femme parvient à Udinji, une voix qui chante en *baluba* une complainte berceuse, si douce que la jeune fille, sans comprendre exactement les paroles, s'arrête néanmoins pour mieux entendre.

De ce chant très tendre et de ce soir caressant baigné de lune, une profonde paix descend dans le cœur d'Udinji; et c'est sans nulle appréhension, avec un calme sourire, qu'approchant de la case maternelle elle souhaite le bonsoir à la *Mukalingué Mwadi*.